

**Discours de Monsieur Thierry LATASTE,**

**Haut-Commissaire de la République**

**pour la cérémonie d'hommage au tirailleur kanak KALEPO à l'occasion du  
retour de ses restes mortuaires, le 11 novembre 2017**

En ce jour sacré du 11 novembre, où la France honore les sacrifices immenses consentis par ses soldats dans l'une des plus grandes épreuves de sa longue histoire, notre hommage national, solennel, se charge aujourd'hui d'une force particulière car il s'incarne dans celui rendu à un homme, le tirailleur kanak KALEPO, soldat du bataillon mixte du Pacifique tué à l'ennemi le 25 octobre 1918 à Vesles-et-Caumont, dans l'Aisne.

Depuis un siècle, il reposait dans la terre de France au milieu de ses frères d'armes, à Flavigny-le-Petit, dans le cimetière militaire de la Désolation, non loin du lieu même où il donna sa vie.

Sa famille, les WABETE et tous les siens ont voulu le retour des restes de leur aïeul à Tiga, sur l'île qui l'avait vu naître, sur sa terre. Je tiens ici à saluer la détermination qui a été la votre, des années durant, afin que ce retour soit rendu possible.

Cette mémoire vivante que vous portez, Mesdames et Messieurs, et dont nous avons pu entendre l'émouvante manifestation il y a quelques instants dans les mots de votre porte-parole, Boula WEJIEME, constitue un exemple pour tous. Cette conscience aiguë de ce que nous devons aux générations passées, de leurs sacrifices et des espoirs qui les faisaient monter au feu doit demeurer vivante, en chacun de nous.

La République n'oublie aucun de ceux qui se sont battus et sont morts pour elle dans la Grande Guerre. Ces sacrifices consentis pour la France, dont l'ampleur défie l'entendement humain, l'engagent et sont constitutifs d'une dette de la Nation qu'il revient à l'Etat d'honorer. A ce titre, le retour des restes du tirailleur KALEPO, répondant à la demande des siens, illustre la détermination sans faille de nos institutions à faire vivre cet héritage et à assumer la dette éternelle de la patrie envers ceux qui lui ont tout donné.

Il y a désormais plus d'un siècle, au début de l'année 1916, la Nouvelle-Calédonie bruisse de l'écho lointain du plus grand conflit qui ait alors jamais marqué l'histoire humaine. Il résonne jusque dans le Pacifique.

Depuis « août quatorze », l'Europe est déchirée par une guerre sans merci où s'affrontent à une échelle sans précédent les nations et les empires, armés de toute la puissance libérée par les progrès foudroyants de l'industrie.

Des millions d'hommes, de toutes conditions, sont arrachés à leur vie quotidienne. Paysans et écrivains, artisans et ingénieurs, ouvriers et étudiants se trouvent précipités au feu, dans une épreuve collective qui marquera au fer rouge toute une génération. Au-delà des combattants eux-mêmes, ce sont des sociétés tout entières dont le tissu se réorganise au service de l'effort de guerre. Dans les usines, dans les champs, dans les administrations, partout la vie se trouve placée sous l'empire des nécessités primordiales de la guerre.

Sur la terre de France, une nouvelle foi envahie, se trouve le centre de cet affrontement dantesque. C'est ici que va se jouer le succès ou l'échec du pari militaire qui est celui des empires centraux : écraser la France à l'Ouest pour avoir les mains libres face à la Russie et asseoir leur hégémonie sur l'Europe continentale. C'est donc d'abord en France que se joue l'issue de l'affrontement entre deux systèmes de valeurs : la démocratie et l'autoritarisme.

La France, rassemblée par l'Union sacrée, a jeté toutes ses forces matérielles et morales dans la bataille pour résister à l'invasion. Des millions d'hommes ont répondu à l'appel pour défendre leur patrie et, depuis déjà un an, vivent, souffrent et meurent dans la boue des tranchées.

C'est dans ce contexte tragique, alors que le manque de combattants se fait sentir de plus en plus vivement, que la République se tourne vers les colonies françaises pour y recruter des soldats : en Afrique, en Asie, mais aussi en Océanie.

Au début de l'année 1916 en Nouvelle-Calédonie, le gouverneur REPIQUET lance un premier appel au recrutement de tirailleurs parmi la population Kanak. Cette première campagne de recrutement a lieu entre janvier et avril 1916.

C'est donc le 21 mars 1916, que KALEPO, né à Tiga le 1<sup>er</sup> janvier 1889 et alors cultivateur à Nouméa, répond à l'appel, volontaire pour remplacer son frère, votre ancêtre. Il est incorporé comme tirailleur de 2<sup>e</sup> classe à la nouvelle *compagnie des Tirailleurs des îles du Pacifique*.

Le 4 juin 1916, sur le vapeur le *Gange*, le tirailleur KALEPO part pour la France avec le premier contingent de 727 tirailleurs Kanak et Tahitiens qui forment désormais le *bataillon des Tirailleurs du Pacifique*.

Cette guerre, tirailleur KALEPO, était-elle la vôtre ? Elle avait commencé il est vrai bien loin de la paisible île de Tiga où vous avez vu le jour. Certes, les orages d'aciers déchaînés par la balle qui ôta la vie à l'Archiduc François-

Ferdinand ont dû sembler bien chimériques à beaucoup, à l'ombre des pins colonnaires.

Et pourtant, cette guerre, vous et vos camarades l'avez faite vôtre. Vous l'avez livrée non comme les victimes impuissantes d'un arbitraire mais comme des soldats et, pour beaucoup, comme des héros.

De l'écheveau complexe de motivations qui vous amenèrent, vous et vos camarades tirailleurs, à vous engager, il est difficile de démêler les fils. Certains d'entre vous y furent conduits par le goût de l'aventure et le désir de voir cette Europe si lointaine que vous ne connaissiez que sous le prisme déformant de la société coloniale. D'autres s'enrôlèrent davantage sous la contrainte des chefs qui désignaient, au sein du clan, ceux qui devaient répondre à l'appel. D'autres encore prirent les armes convaincus qu'il était de leur devoir de défendre la patrie utopique, porteuse de lumière, que leur avait décrite leurs prêtres ou leurs pasteurs. Beaucoup enfin furent séduits par les promesses de citoyenneté et de propriété faites par les sergents recruteurs, saisissant ainsi l'opportunité de gagner l'honneur du clan et la reconnaissance matérielle et morale de l'Etat.

Mais cette guerre, nombre d'entre vous l'ont aussi vécue comme un retour aux sources de votre identité Kanak, la reconquête d'une tradition guerrière dont l'interdiction des guerres entre clans par l'administration coloniale vous avait privé. A travers le service de la France, vous et vos camarades avez déployé les vertus traditionnelles kanak qui vous ont valu l'admiration de vos officiers et le respect de tous vos frères d'armes.

Vous arrivez à Marseille en août 1916 avec votre bataillon. D'abord affectés dans le Sud, vous vous consacrez à l'entraînement ainsi qu'à des travaux d'infrastructures divers.

C'est en août 1917 que vous affrontez pour la première fois l'expérience du feu. Renforcée, votre unité devenue le Bataillon mixte du Pacifique, est affecté à l'arrière immédiat du front, dans l'Aube et dans la Marne, pour conduire d'importants travaux de génie. Trois mois durant, elle remplit sa tâche avec ardeur.

Mais l'heure de gloire du bataillon, en première ligne, est encore à venir. Après l'hivernage sur la Méditerranée, consacré notamment à des travaux portuaires à Marseille, l'état-major décide de faire du bataillon mixte du Pacifique une unité de combat à part entière.

Après des mois d'un entraînement exigeant, vous montez vers le front de l'Aisne en juillet 1918, juste après l'échec de la dernière des grandes offensives allemandes, prêts pour la contre-attaque.

C'est alors qu'avec vos camarades, tirailleur KALEPO, vous vous trouvez pour la première fois en première ligne. Racontant son expérience de la Grande Guerre, Pierre Teilhard de Chardin écrit : « *Parmi les hommes, celui qui a passé par le feu est une autre espèce d'homme* ». Aussi, cette expérience des tranchées, que vous ne connaissez que brièvement en ces jours décisifs qui précèdent la reprise de la guerre de mouvement, a dû vous marquer profondément. Dans l'horreur et dans la peine, c'est aussi l'expérience d'une fraternité partagée, alors mêlée du vif espoir, en cet été 1918, de la victoire prochaine.

Durant les mois d'août et de septembre, votre unité est engagée dans la poursuite de l'ennemi et enchaîne les travaux de génie, les exercices et les combats. Sous le feu, vous témoignez d'un courage qui force l'admiration, restant impassible sous les violents tirs de barrage subis par le bataillon. Ce comportement exemplaire vous vaut la Croix de guerre avec étoile de Bronze, accompagnée de la citation suivante à l'ordre du bataillon : « *Bon fusilier mitrailleur. A fait preuve du plus grand sang-froid au cours des bombardements et tirs de barrage subis par le bataillon les 28 et 29 août 1918* ».

Alors que les armées allemandes, proches de la rupture, se replient, votre unité est chargée le 22 octobre de s'emparer du village de Vesles-et-Caumont, solidement tenu par l'ennemi. Les 24 et 25 octobre, de haute lutte, votre bataillon s'empare du village ainsi que du pont de Caumont, puis repousse une violente contre-attaque ennemie.

C'est dans ces combats, les plus durs qu'ait connus le bataillon durant toute la guerre et dans lesquels vous vous illustrez encore par votre bravoure, que vous êtes mortellement blessé, le 25 octobre 1918.

C'est moins de trois semaines après votre mort au champ d'honneur que retentissait le clairon de l'Armistice du 11 novembre, effaçant l'écho sinistre de ces cloches qui, quatre ans plus tôt, avaient ouvert une parenthèse sanglante dans l'ordre du monde.

La France, victorieuse mais épuisée, consacrait le triomphe des vertus républicaines sur l'esprit de conquête. Cette victoire, tirailleur KALEPO, était la vôtre et celle de tous les héros anonymes de la grande épreuve, hommes et femmes, citoyens et « indigènes », Français et étrangers, sans lesquels la République aurait succombé.

Ces heures tragiques et glorieuses, je l'ai dit, sont à l'origine d'une dette morale de la France. Si la République sait ce qu'elle doit à tous ceux qui se sont battus pour elle, cette dette prend une valeur particulière envers ceux qui, tels le

tirailleur KALEPO, ressortissants de ses colonies sans être ses citoyens, sont morts pour la France sans être membres à part entière de la société républicaine.

Ce traitement différent, qui trouvait sa source dans les injustices du système colonial lui-même, a motivé des résistances au recrutement, en particulier lors des deuxième et troisième vagues de l'appel en fin 1916 et en 1917. Elle a aussi joué un rôle dans le déclenchement des événements connus sous le nom de « révolte » ou « guerre kanak de 1917 ». Le sang versé, de part et d'autre, durant cet épisode témoigne tragiquement des vives tensions qui traversent alors la société coloniale, et que l'exemple du tirailleur KALEPO et de ses camarades ne doit pas dissimuler.

Dès l'immédiat après-guerre cependant, la République a eu conscience de cette dette même si elle n'a pas fait assez pour l'honorer. En 1919, la mission d'inspection envoyée en Nouvelle-Calédonie préconise une politique ambitieuse en faveur de la population kanak, qui sera en partie mise en œuvre dans les années 1920-1930 sous le vocable de « Nouvelle politique indigène ».

Les mesures en faveur d'une meilleure connaissance des coutumes kanak, de l'enseignement et de l'hygiène se mettent en place. Trop timorées et insuffisamment soutenues, elles ne produiront cependant leurs fruits qu'après la Seconde Guerre mondiale.

Signe néanmoins de cette conscience aiguë, au plus haut niveau de l'Etat, dans une lettre adressée au gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, Albert Sarrault, ministre des Colonies, écrit en 1923 : *« je suis persuadé que l'Assemblée locale, soucieuse d'ailleurs d'acquitter la dette contractée par notre Patrie à l'égard de ceux des Canaques qui ont combattu, ne refusera pas à l'Administration les crédits que celle-ci lui demandera »*.

De fait, si toutes les promesses faites par les recruteurs aux tirailleurs, souvent sans mandat, ne seront pas tenues, une enquête recensera en 1924, les tirailleurs survivants souhaitant acquérir la citoyenneté française. Ils sont cependant dissuadés par les conséquences d'une naturalisation en termes de pertes de droits coutumiers. Seul l'un d'entre eux, Maurice WAMO, en fait le choix, devenant ainsi le premier ancien combattant kanak pleinement citoyen français.

C'est ensuite à partir de 1933 seulement, avec la mise en place d'un état-civil indigène et l'ouverture de droits à pensions pour les anciens combattants issus des colonies que de nombreux anciens tirailleurs suivent la même voie, avant que la citoyenneté soit étendue à tous après la Seconde Guerre mondiale.

Cette « dette de sang », celle de KALEPO et des 383 autres tirailleurs morts pour la France, se trouve ainsi à l'origine du processus qui a conduit à l'accès à la pleine citoyenneté de tous les Kanak, dans le cadre d'un statut civil coutumier leur permettant de conserver leurs droits particuliers.

L'idée de « destin commun » elle-même, dont la quête essentielle rassemble aujourd'hui la population calédonienne, est donc tributaire de l'héritage de ces tirailleurs et de leur sacrifice.

Au moment où les honneurs militaires vont vous être rendus, tirailleur KALEPO, je voudrais enfin placer ce salut sous le signe de la fraternité. Celle des armes d'abord, qui vous liait à vos camarades dans la fournaise. Celle des citoyens ensuite, qui réunit tous les enfants de la République autour d'un idéal civique. Celle des clans Kanak enfin, par laquelle chacun trouve en son prochain l'aide dont il a besoin et où chaque génération transmet à la suivante les règles essentielles de la vie harmonieuse au sein de la communauté.

La mémoire française de la Grande Guerre, loin d'exalter une épopée militaire, honore précisément les vertus morales, la résistance, l'héroïsme stoïque de tout un peuple dans l'adversité. Vous et vos camarades tirailleurs kanak en portez pour toujours une part inaliénable.

C'est pourquoi vos descendants d'aujourd'hui ou de demain, quelle que soit la forme des liens qui uniront alors la Nouvelle-Calédonie à la France, s'ils viennent à passer au pied de l'Arc de triomphe à Paris et à s'arrêter devant la flamme du Soldat inconnu, pourront murmurer « *elle brûle aussi pour toi* ».